Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

46 | 2011

Lettre sur les sourds et muets

Patrice Bret et Brigitte VanTiggelen : Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières. Préface d'Elisabeth Badinter, Hermann, 2011, 198 p., ISBN : 978 2 7056 8085 5.

Irène Passeron

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/4881>

DOI : 10.4000/rde.4881

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2011

Pagination : 270-272

ISBN : 978-2-9520898-4-5

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Irène Passeron, « Patrice Bret et Brigitte VanTiggelen : Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières. Préface d'Elisabeth Badinter, Hermann, 2011, 198 p., ISBN : 978 2 7056 8085 5. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 06 novembre 2011, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4881> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.4881>

Propriété intellectuelle

Patrice BRET et Brigitte VAN TIGGELEN, *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*. Préface d'Élisabeth Badinter, Hermann, 2011, 198 p., ISBN : 978 2 7056 8085 5.

Comme le rappellent Élisabeth Badinter dans sa préface et Patrice Bret dans son introduction, il était temps de se pencher sur le cas de Marie-Geneviève d'Arconville (1720-1805), même si, ou plutôt parce que, aux dires de celle-ci, suivant les mots de M^{me} d'Épinay, « une femme parfaite est celle dont on n'entend jamais parler ». Ce précepte de bonne conduite s'applique, on le comprend, aussi bien à la vertu des femmes qu'à leur travail.

Mais le moyen de résister, pour une jeune femme qui déborde d'énergie, d'idées, de compétences savantes, et qui cherche donc, nécessairement, dans une morale de « l'être utile », une forme de reconnaissance ? Car la seule postérité d'un homme ou d'une femme de génie ne réside-t-elle pas dans ses écrits ? La vue de sa première production imprimée lui fait écrire : « J'eus tant de plaisir à la voir et surtout à la lire que je ne pus m'empêcher de la baiser de tout mon cœur » (p. 26). M^{me} d'Arconville n'enfreint certes jamais la règle de l'anonymat, que ce soit pour publier un *Essai sur la putréfaction* fondé sur de nombreuses expériences (certainement pas la plus féminine des pratiques...) pas davantage pour ses *Pensées et réflexions morales sur divers sujets*, ni même ses dizaines de traductions de romans ou d'essais anglais et italiens. Mais elle ne faisait pas secret non plus de son intense activité, scientifique et érudite, puisque sa curiosité et son attrait pour les sources et le travail bien fait la conduisait à assister aux cours privés ou publics, à enquêter dans les bibliothèques, à commanditer les graveurs. Ses contemporains disaient que « son style avait de la barbe », sans doute la barbe de la recherche sans fioriture de la vérité, expérimentale comme morale.

Ce recueil de contributions répond par de multiples voies d'approche à la double question formulée en une, « M^{me} d'Arconville est-elle une femme des Lumières ? », puisque l'on peut se demander à la fois si l'activité de cette grande bourgeoise conservatrice relève des Lumières et/ou si sa personnalité est la marque d'un changement d'aspiration féminine. La « Présidente », fille d'un fermier général, épouse de parlementaire, s'avoue volontiers antiphilosophe, prône une morale classique de sensibilité janséniste mais n'en lit pas moins Rousseau et Voltaire, reçoit dans son salon Turgot et Malesherbes. Les traductions en allemand de ses traités, *Des Passions* et *De l'Amitié*, en 1770, ont même pu être attribués à Diderot. Il fallait donc bien au moins l'intérêt conjugué de nombreux chercheurs et des deux éditeurs de ce recueil d'articles et

d'informations inédites, pour apporter des éclairages contrastés sur son activité mal connue de traductrice et savante, passant avec souplesse de l'étude de l'anatomie à celle de la chimie, du registre de la morale à celui de l'histoire.

« Écrire à tout prix », quel besoin incongru pour une petite fille qui n'apprend à lire qu'à huit ans, se marie à quatorze (tôt, comme les aristocrates, par comparaison, seules 4 % des femmes se marient avant 17 ans sous l'Ancien Régime) met au monde son premier enfant à seize, son troisième à vingt. Une jeunesse d'études hors des collèges masculins, certes, mais dans le monde des salons et bientôt au cours du Jardin du roi, participant à des expériences menées dans des cabinets de physique, intervenant dans le monde de l'imprimé en pleine expansion.

Une femme de contradictions certainement, et c'est bien ce qui en fait l'intérêt et suscitera très certainement de nouvelles études sur les manuscrits inédits dont il est souvent question dans cet ouvrage, considérés comme perdus jusqu'à ce qu'ils passent en vente en 1980 et soustraits aux chercheurs jusqu'à ce qu'une copie puisse en être acquise en 2008 par l'Université de Trois-Rivières au Canada (index thématique p. 152). Ces douze volumes manuscrits des *Pensées, Réflexions et anecdotes* retracent sa « faim canine de faire » et surtout de faire autrement, si ce n'est mieux que les traditionnelles occupations dévolues aux femmes de son rang. On sent la délectation qu'elle a à mettre en scène la rédaction de son *Histoire de Marie de Médicis* qu'elle aurait dicté en totalité en exécutant au petit point tout un mobilier de salon (p. 25)...

Un des aspects les plus intéressants de son activité est celui de traductrice-expérimentatrice « au croisement de l'ambition féminine et de la science appliquée » (p. 73), à rapprocher des travaux d'anatomie de Marie-Marguerite Bihéron, précisions gommées par les biographes du XIX^e siècle, qui ne voient guère en elle qu'une mondaine virant « dévote, mais sacrifiant beaucoup aux plaisirs de l'esprit ». Ses recherches en collaboration avec Poulletier de la Salle et Macquer, ses prises de position dans les controverses sur la validité des catégories chimiques et son esprit critique entrent en contradiction avec les codes de modestie féminine qu'elle prône par ailleurs. Une autre dimension de la traduction est décrite par de nombreuses contributions du recueil : l'« infidélité » au texte initial que M^{me} d'Arconville conjugue avec une volonté pédagogique de faire voir et comprendre par planches, tables et glossaire, mais aussi par une adaptation au public français, en littérature ou en science, et plus librement encore, à ses propres visées. Cette « adaptation » peut prendre une forme matérielle (choix de format, de qualité de papier) ou stylistique, ajoutant préface, commentaires et notes. L'analyse fine du travail à l'œuvre dans ces traductions montre qu'il est possible de conjuguer anonymat et volonté d'être auteur. Elle montre également que

M^{me} d'Arconville convoque dans ces textes un « salon virtuel » d'auteurs qu'elle fait dialoguer par l'intermédiaire de ses commentaires, convocation qui lui permet d'asseoir sa propre autorité tout en faisant parole d'auteur.

Un seul petit regret, la médiocre qualité des illustrations et les coquilles qui auraient chagriné la présidente Thiroux d'Arconville, si préoccupée de la qualité des gravures de ses ouvrages ! Mais on ne se lasse pas de parcourir sa bibliographie où se côtoient genres (romans, histoire, science, poésie, théâtre, morale) en originaux ou en traductions et l'on ne peut que se réjouir que la voie soit ainsi ouverte à de nombreuses autres recherches. L'on pourrait par exemple suggérer d'interroger plus avant les différentes modalités de cette (auto)censure de l'expression féminine que M^{me} d'Arconville rappelle dans ses *Mémoires de littérature, de morale et de physique*, en 1775 : « il y a toujours à perdre pour une femme à se déclarer auteur, et très peu à y gagner ». S'agirait-il par là sur fond d'une vertu générale d'humilité féminine, de régler la juste mesure et la position convenable d'une femme scientifique ? Comment s'articulent les stratégies de renvois ou de dénis au travers des constats biographiques, des appels à la sagesse commune ou à une autorité morale tels qu'on les lit, autre exemple, dans cette lettre de M^{me} Lavoisier à Antoine Le Blanc de Guillet du 20 décembre 1781 « je me souviens de cette maxime d'un homme dont j'aime fort les ouvrages et cherche à suivre les préceptes : que la meilleure femme du meilleur monde connu est celle dont on ne parle point » ?

Irène PASSERON

Mariafranca SPALLANZANI : *L'Arbre et le labyrinthe. Descartes selon l'ordre des Lumières*, Paris, Honoré Champion, traduction de Martin Rueff, préface de Jean Dagen, 2009, 584 p., ISBN : 978-2-7453-1874-9.

Roselyne Rey avait rendu compte du livre *Immagini di Descartes nell'Encyclopédie* dans le numéro 12 de la revue *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* (1992, p. 194-195) et avait dit le bien qu'il fallait en penser. On ne peut que se réjouir de sa traduction en français, d'autant plus que le présent volume ne se limite pas à une traduction, mais ajoute une seconde section inédite et trois scolies à l'ouvrage d'origine. Comme l'indique le titre italien, la première section porte sur les images de Descartes dans l'*Encyclopédie*. Le pluriel est important car, s'il est indéniable que Descartes tient une place importante dans la culture de ceux qui font les Lumières françaises, ce qu'ils en retiennent est très variable d'un auteur à l'autre. M. Spallanzani montre bien que sa mémoire est l'objet de débats, et se trouve au croisement de différents jeux